

L'historien Stéphane Giocanti raconte l'histoire d'une famille qui a joué un grand rôle dans la vie littéraire et politique de la IIIe République.

Il faut imaginer la salle des fêtes de la mairie du XVIe arrondissement de Paris, jeudi 12 février 1891 à 18 heures.

«Partout des fleurs, partout des lumières!», écrit le reporter du *Figaro*. Ce soir d'hiver, on marie Léon Daudet, le fils aîné de l'auteur des *Contes du lundi*, à Jeanne Hugo, la petite-fille du poète de *La Légende des siècles*. Ce dernier est mort depuis six ans, mais son ombre plane sur la grande salle où ont pris place Georges Clemenceau, Jules Ferry, Émile Zola, Edmond de Goncourt, Jules Simon, l'ancien président du Conseil, Pierre Potain, le fameux cardiologue français, Victor Schœlcher, le rédacteur du décret d'abolition de l'esclavage signé en 1848, sans oublier Charles Lamoureux, le chef d'orchestre, venu avec ses musiciens pour interpréter l'Hymne à Victor Hugo de Saint-Saëns.

Un siècle d'histoire française

Avec ce mariage «joignant» entre eux deux héritiers des plus hautes gloires de leur temps, la république des lettres prend des proportions impériales. Après la cérémonie, on ne se rend pas à l'église: on est entre républicains déniaisés sur les mystères de l'au-delà. Les jeunes époux, l'un et l'autre âgés de vingt-trois ans, organisent simplement un dîner entre amis dans leur appartement de l'avenue de l'Alma.

«Un grand moment de communion officielle en plein âge d'or de la IIIe République, à l'heure où le régime tout entier semble célébrer une stabilité durement acquise», écrit Stéphane Giocanti en s'attardant sur cet épisode qui marque le milieu de l'histoire familiale qu'il a reconstituée avec un soin passionné. La saga des Daudet commence en effet le 13 mai 1840, avec la naissance à Nîmes d'Alphonse, dans une famille de Blancs du Midi. Elle s'achève le 30 juin 1942 avec la mort de son aîné, Léon, tué par les malheurs de la France dans sa retraite de Saint-Rémy, ou quatre ans plus tard, avec la mort à Paris de son cadet, Lucien, l'ami délicat de Proust.

De la Provence à la Provence, en passant par Paris, du milieu d'un siècle à l'autre, cette histoire semble dessiner un orbe parfait. Que de secrets, que de drames, que de contrariétés, que de souffrances, que d'injustices, que de malheurs pourtant!

Il y a d'abord les querelles faites à Alphonse Daudet sur sa place dans l'histoire littéraire. On a accusé l'auteur du *Petit Chose* d'être un faiseur, un imitateur. Et, pire encore, de n'être pas l'auteur de ses livres. C'est ainsi l'écrivain provençal Paul Arène qui aurait écrit une grande partie des *Lettres de mon moulin*. Et son épouse, Julia, qui lui aurait tenu la main pour composer une partie de son œuvre. Il semble bien qu'elle ait aidé Alphonse, et sans doute un peu plus que ne l'avouera Léon dans *Quand mon père vivait*. «Sans ma mère, née Julia Allard, sans sa collaboratrice morale, intellectuelle et littéraire, mon père en proie à des camarades de jeunesse et à des relations de café, car c'était le temps des cafés

littéraires, n'eût pu accomplir son œuvre considérable et, comme il l'avouait, se serait "perdu en conversations".»

Les romans d'Alphonse Daudet ont-ils été écrits à quatre mains avec sa femme ou celle-ci s'est-elle contentée d'aller arracher son mari aux cafés où il refaisait le monde avec ses amis? La réponse importe peu. Ce qui importe, ce sont les qualités littéraires du *Petit Chose*, de *Tartarin de Tarascon*, de *Jack*, du *Nabab*, de *Sapho* — et celles-ci sont injustement mises en cause. «Les années soixante — du XXe siècle — ont placé Alphonse Daudet au purgatoire, pour en faire un conteur de clocher, un écrivain intéressé, au style insipide, et un bourgeois qui aurait rassemblé tous les préjugés de sa caste», observe Stéphane Giocanti. Il lui rend justice en rappelant l'intérêt qu'il a très vite suscité à l'étranger. Alphonse Daudet a été traduit au Japon et en Chine. Et récemment encore, Julian Barnes a publié à Londres et New York une traduction de *La Douleur*. Au pays de la douleur.

Léon, une énergie rabelaisienne

Rendre justice à Léon Daudet est une entreprise plus délicate. Stéphane Giocanti y parvient en n'écartant pas les motifs de fâcherie. Il recense, chez Léon Daudet, une formidable bonne humeur, une énergie rabelaisienne, un radar infailible qui lui fait déceler tous les talents naissants, une générosité qui le pousse à toujours les défendre. Mais il ne disconvient pas du caractère odieux de son antisémitisme — odieux et surtout absurde, quand on songe que deux de ses meilleurs amis eurent pour nom Marcel Proust et Marcel Schwob.

Face au mystère de la permanence d'Israël dans l'histoire, Léon Daudet ne daigne pas réfléchir en chrétien — comme Paul Claudel et Georges Bernanos s'obligèrent à le faire. L'ancien carabin s'obstine à raisonner en médecin hygiéniste et admire le Céline de *Bagatelles pour un massacre*. La destruction programmée des Juifs révolte ce germanophobe qui abhorre tout ce qui vient d'Allemagne en matière politique, mais il refuse de faire le pas de côté qui l'arracherait à sa tradition et à son préjugé. Il y a une part d'ombre chez cet homme à l'intelligence et la sensibilité fiévreuses traversées par des vents contraires. Un élan autodestructeur, également — la part maudite des Daudet.